

TNS



Saison 21-22

Dossier de presse

© Jean-Louis Fernandez

Ce qu'il faut dire

Création au TNS | Production

Texte

Léonora Miano

Mise en scène

Stanislas Nordey

Collaboratrice artistique

Claire Ingrid Cottanceau

Avec

Gaël Baron

Océane Cairaty

Ysanis Padonou

Mélody Pini

Et la percussionniste

Lucie Delmas

Dates

Du samedi 6 au samedi 20 novembre 2021

Horaires

Tous les jours à 20h

Sauf le dimanche 7 et le samedi 20 à 16h

Relâche

Lundi 8, dimanche 14 et lundi 15

Salle

Bernard-Marie Koltès

Tournée (en cours)

Grenoble | MC2: Grenoble | Du 5 au 7 avril 22

Clermont-Ferrand | La Comédie, Scène nationale | Du 3 au 5 mai 22

Bobigny | MC93 - Maison de la Culture | 2023

Contacts

TNS | Margaux Dulongcourty

03 88 24 88 40 | 07 85 74 42 10 | presse@tns.fr | m.dulongcourty@tns.fr

Paris | Anita Le Van

01 42 81 25 39 | 06 20 55 35 24 | info@alv-communication.com

#CQFD #CeQuilFautDire | Photos en HD sur bit.ly/CeQuilFautDire

TNS Théâtre National de Strasbourg

1 avenue de la Marseillaise 67000 Strasbourg | Accueil 03 88 24 88 00 | Billetterie 03 88 24 88 24 | Tarifs de 6 € à 28 € | tns.fr

[@TNS_TheatrStras](https://www.instagram.com/TNS_TheatrStras) | [tns_strasbourg](https://www.facebook.com/tns_strasbourg) | [TNS.Theatre.National.Strasbourg](https://www.youtube.com/channel/UC...) | [TNSStrasbourg](https://www.tns-strasbourg.com) | [TNS](https://www.tns-strasbourg.com) | [tns_strasbourg](https://www.tns-strasbourg.com)

Que signifie se déclarer « blanc » et désigner d'autres personnes comme étant « noires » ? Qui a décidé que « l'Afrique » se nommerait ainsi ? Loin de se satisfaire des formules et pensées toutes faites, l'écrivaine Léonora Miano vient bousculer les mots et les récits forgés par une Europe conquérante, détisser le langage de la colonisation et du capitalisme, pour retrouver le fil de l'humain – son désir de spiritualité et de beauté. Dans la mise en scène de Stanislas Nordey, trois actrices afropéennes interprètent les trois chants poétiques et politiques qui composent *Ce qu'il faut dire*. Quelle mémoire veut-on garder vivante ? Peut-on se libérer des assignations et être soi ?

Née au Cameroun, Léonora Miano a suivi des études de Lettres anglo-américaines en France où elle a vécu de nombreuses années avant de s'installer au Togo. Son premier roman, *L'intérieur de la nuit*, paraît en 2005 (Plon). Ses derniers ouvrages sont *Rouge impératrice* (roman, Grasset, 2019), *Afropea. Utopie post-occidentale et post-raciste* (essai, Grasset, 2020). Stanislas Nordey a découvert sa littérature via L'Arche Éditeur, qui publie ses écrits pour la parole. Il a immédiatement désiré mettre en scène *Ce qu'il faut dire* – composé de trois textes extraits de récitals donnés par l'autrice et publié en 2019.

Générique

Création au TNS | Production

Texte

Léonora Miano

Mise en scène

Stanislas Nordey

Collaboratrice artistique

Claire Ingrid Cottanceau

Avec

Gaël Baron

Océane Caïraty

Ysanis Padonou

Mélody Pini

Et la percussionniste

Lucie Delmas

Scénographie

Emmanuel Clolus

Costumes

Raoul Fernandez

Lumière

Stéphanie Daniel

Musique

Olivier Mellano

Vidéo

Jérémy Bernaert

Assistanat à la mise en scène (stagiaire)

Yéshé Henneguella

Dates

Du samedi 6 au samedi 20 novembre 2021

Horaires

Tous les jours à 20h

sauf le dimanche 7 et le samedi 20 à 16h

Relâche

Lundi 8, dimanche 14 et lundi 15

Salle

Koltès

Création le 6 novembre 2021 au Théâtre National de Strasbourg.

Le décor est réalisé par les ateliers du Grand-T à Nantes et par les ateliers du TNS

Les costumes sont réalisés par les ateliers du TNS

Ce qu'il faut dire de Léonora Miano est publié et représenté par L'Arche - éditeur & agence théâtrale (2019)

Production Théâtre National de Strasbourg

Remerciements aux Percussions de Strasbourg

Ce qu'il faut dire est une invitation à habiter ses spiritualités. Dans un monde où les nominations sont enjeux de domination, Léonora Miano invite à prendre ses responsabilités et ses distances quant aux assignations, véhiculées par la langue et les grands récits nationaux. Sa parole, d'une puissance poétique incisive, exhorte à la reconquête des mémoires pour Être Tout simplement Soi. Requiem pour une vieille Europe des privilèges, ces trois chants sont à lire comme un hymne à la connaissance de soi.

Note d'intention

Je suis le mouvement des écrits de Léonora Miano depuis plusieurs années grâce aux éditions de L'Arche qui ont obstinément donné à découvrir ses écrits pour la parole. Je savais qu'un jour ou l'autre, le passage du statut de lecteur à celui de metteur en scène de ces textes deviendrait une évidence. Une nécessité. Ces textes, comme ceux par exemple de Falk Richter avec lequel j'entretiens un long et riche compagnonnage, s'inscrivent brutalement et urgemment dans un aujourd'hui plein de violence, de contrastes et de pensée en mouvement.

J'ai rencontré Océane Caïraty, Mélody Pini et Ysanis Padonou à l'École du TNS. Elles portent en elles la France d'aujourd'hui, celle d'une jeunesse acharnée à faire voler en éclats les clichés, les retards d'une société qui ne sait parfois pas ouvrir les yeux sur elle-même. Elles sont talentueuses avant toute chose mais leur présence d'Afropéennes, selon la terminologie de Léonora Miano, éclaire évidemment le plateau de *Ce qu'il faut dire* d'une lumière particulière. Le texte est engagé et « punchy », comme on dit, mais il est plein d'humour, de vitalité et il rassemble autant qu'il peut heurter. Il est multiple. Le spectacle sera court, enlevé, joyeux, profond et ouvrira le débat.

Stanislas Nordey

Octobre 2020

Entretien avec Stanislas Nordey

Extraits

Comment as-tu découvert l'écriture de Léonora Miano ? Qu'est-ce qui t'a donné envie de mettre en scène *Ce qu'il faut dire* ?

Je ne suis pas entré dans son univers par les romans. Je la connais grâce à L'Arche [éditeur], qui a publié, en 2012, *Écrits pour la parole* – un recueil de textes courts qui sont des récits intimes d'Afro-descendants vivant en France. Quand j'ai été artiste associé au Festival d'Avignon [en 2013] avec Dieudonné Niangouna, j'ai proposé à Léonora de mettre en lecture ces textes, mais à cette époque il était important pour elle qu'ils soient mis en scène exclusivement par des personnes qui ont la peau noire – notamment Éva Doumbia – ce que j'avais parfaitement compris.

Je suis resté proche de son écriture, que je trouvais de plus en plus forte. Avec *Ce qu'il faut dire*, il y a eu une conjoncture : à la fois la nécessité de porter cette parole et le fait que j'aie tout de suite pensé aux actrices avec qui le faire – en l'occurrence Océane Caïraty, Mélody Pini et Ysanis Padonou. Cette évidence m'a incité à recontacter Léonora, un peu timidement, pour lui dire mon désir de mettre en scène son texte, tout en comprenant qu'elle puisse me dire non pour la même raison qu'auparavant. Elle m'a donné son accord. Entretemps, il y avait eu la création à La Colline de *Révélation*, le premier volet de *Red in blue trilogie*, par le metteur en scène japonais Satoshi Miyagi [2018], mais c'était différent car il s'agissait de textes de théâtre. Le recueil *Ce qu'il faut dire* est composé de trois chants, issus de récitals donnés par Léonora Miano elle-même. Le premier, *La question blanche*, pose la question de la nomination, de l'assignation. Le deuxième, *Le Fond des choses*, plonge au fond de cet océan de douleur, d'incompréhension, de violence de la colonisation. Et *La Fin des fins* est une forme d'éclaircie – en tout cas c'est ce que je ressens –, un dialogue platonicien entre la narratrice et Maka, un personnage masculin, qui représente une autre génération.

Ce qu'il faut dire s'adresse successivement et de manière très concrète et précise aux gens qui

ont la peau blanche, aux gens qui ont la peau noire. Qu'est-ce qu'on fait des assignations ? Est-ce qu'on arrive à s'en sortir soi-même ? Est-ce qu'on peut être uniquement dans la rancœur, dans la violence ? Est-ce qu'on peut se passer de la violence, surpasser l'envie de retourner à l'autre celle qu'il nous a fait subir ? Toutes ces questions sont posées avec une intelligence aigüe. Et ce sont des écrits pour l'oralité. Donc, mon désir part à la fois du texte et des actrices. Ysanis, Mélody et Océane faisaient toutes les trois partie du Groupe 44 de l'École du TNS [promotion sortie en juin 2019].

*Avec *Ce qu'il faut dire*, il y a eu une conjoncture : à la fois la nécessité de porter cette parole et le fait que j'aie tout de suite pensé aux actrices avec qui le faire – en l'occurrence Océane Caïraty, Mélody Pini et Ysanis Padonou.*

Et c'est Gaël Baron, avec qui j'ai beaucoup travaillé, qui interprète Maka – il a rejoint le projet après les toutes premières séances de travail. En ce moment, je répète aussi *Tabataba* [de Bernard-Marie Koltès] avec Jisca Kalvanda et Alexandre Prince – ils ont fait partie du programme 1er Acte et Jisca est ensuite entrée dans le Groupe 45 de l'École. Tous ces artistes n'ont pas la peau blanche. Il s'agit d'aller au bout de la logique que j'essaie de développer depuis longtemps, que nous défendons ici au TNS. Il y a, sur les plateaux de théâtre, en France, une sous-représentation avérée des gens issus des différentes couches d'immigration. Comment faire pour que ça évolue ?

Je ne monte jamais un spectacle pour délivrer un message. C'est toujours l'écriture qui me porte. C'est le cas ici avec le texte de Léonora et, en même temps, c'était une formidable opportunité. Ils ont fait partie du programme 1er Acte et Jisca est ensuite entrée dans le Groupe 45 de l'École de retrouver ces trois jeunes femmes avec qui j'ai travaillé dans le cadre de l'École, qui sont des actrices magnifiques. Il me semble essentiel de les voir sur les grands plateaux de théâtre, essentiel que cette parole qui questionne la position de la France puisse être entendue dans un théâtre national, comme l'est le TNS.

Pour moi, il était important qu'il s'agisse de femmes jeunes, parce que ça raconte aussi le regard que peut porter une génération à la fois sur le passé et le présent – et un possible avenir.

Comment choisis-tu de faire entendre les trois textes ? Notamment, est-ce que les actrices prennent chacune en charge un chant ou souhaites-tu faire un travail choral ?

Aujourd'hui, au moment où nous nous parlons, c'est encore en mouvement. Ma première intuition était : chaque actrice fait un chant, mais elles sont toutes les trois constamment présentes sur le plateau et il y a des passages sous forme chorale. Quand on lit *Ce qu'il faut dire*, tout est possible : une seule actrice pourrait faire les trois chants, ou quinze, ou un groupe d'actrices et d'acteurs... J'ai tout de suite pensé à Mélody, Ysanis et Océane comme à un arc idéal : il y a trois personnalités, trois modes de jeu, trois rapports au plateau très différents et complémentaires. J'aime l'idée qu'il y ait trois angles d'écoute et de prise de parole, qui viendraient nous déplacer à chaque fois - c'est ce qui a orienté mon choix de relier un texte à une actrice. Mais c'est aussi une écriture très rythmée, musicale, qui donne envie d'aller vers la choralité et je ne sais pas encore jusqu'où nous irons dans ce sens. Une percussionniste sera aussi présente

sur le plateau. Et il y a un « coup de théâtre » dans le troisième chant : l'apparition de cet homme plus âgé, Maka, que joue Gaël Baron. Il n'est pas de la même génération, je tenais à cette différence. Pour moi, il était important qu'il s'agisse de femmes jeunes, parce que ça raconte aussi le regard que peut porter une génération à la fois sur le passé et le présent – et un possible avenir. Je ne sais pas si la génération d'avant Léonora aurait pu aller aussi loin dans ce regard, dans cette parole.

En 2012, je suis allé à Brazzaville et à Pointe-Noire à l'invitation de Dieudonné Niangouna. Là, c'est un choc : je me retrouve au milieu de jeunes intellectuels africains qui me déplacent complètement. Ils sont dans une remise en question profonde de tous les attendus, loin de ce qu'on peut entendre ou lire depuis des décennies ici, en France. Ils interrogent tout, de façon juste, ils s'emparent en profondeur des questions : sommes-nous des victimes ? Si oui, qu'est-ce qu'on fait de ça ? Est-ce que nous ne sommes que des victimes ? Que voulons-nous être ? À partir de ce moment, quelque chose en moi s'est agité, j'ai été profondément marqué et bousculé. Jusque-là, mes référents étaient Aimé Césaire, Frantz Fanon... Là, j'entends des gens qui remettent en question Césaire, disent qu'il s'est trompé. Ce temps passé à les fréquenter et à les écouter m'a, je pense, amené à mieux lire Léonora Miano. Son essai *Afropéa – Utopie post-occidentale et post-raciste* [Grasset, 2020] est passionnant dans ce qu'il crée comme écart, comme place, comme gouffre pour penser – pour être d'accord ou non d'ailleurs. C'est aussi le cas de *Ce qu'il faut dire*. Ce sont aussi, il faut le dire, trois textes où l'humour est très présent. Quand j'ai rencontré Léonora, elle m'a demandé ce que je comptais en faire et je lui ai dit que, pour moi, ce ne sont pas des textes uniquement graves, ils sont drôles aussi, mordants. Il y a quelque chose de joyeux dans l'écriture et je veux que le spectacle le soit.

De plus en plus de voix s'élèvent aujourd'hui pour parler de la colonisation. Dans le troisième chant, Léonora Miano convoque le passé et offre une autre voix, singulière, pour aborder la mémoire...

L'histoire est toujours racontée du côté des vainqueurs et jamais de celui des perdants. En ce moment, on célèbre toujours Napoléon – même si certaines voix critiques s'élèvent – mais on n'a jamais célébré celles et ceux qui sont morts sur les

barricades de La Commune. Ce que dit le texte à cet endroit est très beau : oui, on pourrait – et on devrait – baptiser des places et des avenues du nom des personnes emblématiques qui se sont opposées à l’esclavage et ont résisté – comme Louis Delgrès ou Solitude –, mais est-ce qu’il n’y a pas autre chose à se raconter aussi ? Cette histoire magnifique, incroyable, à la fois de résistance et de résilience – tout est mêlé –, ce qui n’est pas l’Histoire mais les histoires singulières de tous ces gens inconnus.

Le texte est politique, au sens large du terme, mais n’est absolument pas didactique. Il y a une réelle écriture, une rythmique qui emporte et, ce qui est beau, c’est qu’on ne voit pas les choses arriver avant d’être pris par la charge poétique.

Maka est un « Monsieur Tout-le-monde » et c’est très beau comme, partant de lui, Léonora Miano réouvre des perspectives pour tout le monde justement. Ce qui est intéressant, c’est que ce texte et le spectacle s’inscrivent dans le contexte d’aujourd’hui, où ces questions sont ouvertes mais où les voix qu’on entend sont souvent extrêmement clivées. La parole de Léonora Miano risque d’être confisquée d’une manière ou d’une autre. Par exemple, si on ne se polarise que sur le fait d’abattre les statues de Colbert et d’ériger à la place des statues de résistants au colonialisme – ce sont des débats nécessaires mais qui pourraient, à un moment, réduire la question. Or, je pense que la tentative de Léonora Miano est de réouvrir des champs, des possibilités. Et elle-même dit que ce n’est pas gagné.

Les actrices et moi avons parlé de notre peur – parce qu’on sait que c’est un terrain miné. Il faut qu’on arrive à porter cette parole en étant au bon endroit, sinon on peut créer du contresens. Si l’on

fait de *La question blanche* – qui est une adresse à un « tu » étant l’homme blanc européen – un réquisitoire contre les Blancs qui sont dans la salle, on est complètement à côté de la plaque. Or, on s’est aperçu, lors des premières lectures, qu’on pouvait avoir tendance à aller dans ce sens... parce qu’on répondait, nous aussi, à des schémas que nous avons dans la tête. J’ai voulu travailler avec ces trois jeunes femmes parce qu’elles ont une conscience aigüe des questions abordées dans ces trois chants. Elles sont agies et concernées par ce qui se dit, sont traversées par des questionnements, sont parfois d’accord ou pas, parfois perplexes.

Léonora met la barre très haut, c’est ce qui nous plaît profondément. En même temps, elle n’est jamais donneuse de leçons, elle est à l’endroit de la question et de l’ouverture. C’est ce que j’ai toujours aimé au théâtre. La difficulté est : comment ne pas en faire un spectacle politique, un « spectacle-tract », militant ? Le texte est politique, au sens large du terme, mais n’est absolument pas didactique. Il y a une réelle écriture, une rythmique qui emporte et, ce qui est beau, c’est qu’on ne voit pas les choses arriver avant d’être pris par la charge poétique.

[...]

Stanislas Nordey

Entretien réalisé par Fanny Mentré
collaboratrice artistique et littéraire au TNS,
le 12 juin 2021

*Version intégrale à retrouver
dans le programme de salle*



Océane Cairaty, Mélody Pini, Ysanis Padonou © Jean-Louis Fernandez

La question blanche

Extrait

Tu as peur Pourquoi
De quoi
C'est toi qui nous as conduits là
Entraînés sur cette voie glissante Cette pente
C'est toi qui as dit
Noire
Moi Je n'étais que
Congo Bororo Igbo Herero
Je n'étais que
Ashanti Mossi Fulani Muluba Yoruba
Moi Je n'étais que
Traceuse d'adinkra
Tisseuse de shoowa
J'étais candace de Méroé
Adoratrice de Sekhrnet
Prêtresse de la déesse Aset
En son nom puissant Je te salue d'ailleurs
Toi
Qui as dit
Noire
Tu insistais
Tu voulais qu'on se voie comme ça Qu'on se
parle comme ça de couleur
Pas vraiment de la peau De sa couleur
De sa surface
Si nous étions venus sur le terrain organique de
la peau
Il aurait vite été question de sensation
De toucher D'émotion De contact D'une sorte de
profondeur
Si nous étions entrés en métaphysique de la
peau
Peut-être la rencontre aurait-elle eu lieu
Mais non La couleur
Tu insistais
De guerre lasse
J'ai Ratifié ma reddition Non sans poser mes
conditions Formuler

mes revendications
J'ai Parlé à mon tour Rédigé le Noir En lettres de
noblesse
Décrété que Noir serait Mon autorité sur ma
destinée
Noir serait mon attitude Mon port de tête Ma
valeur plus que ma couleur
J'ai fait sonner mes rythmes Frissonné puis
trépigé mes danses
Afin que Noir soit désormais Transcendantes
trances Mouvement des
résiliences
J'ai visité mes spiritualités Pour habiter ce noir
qui couve les gestations
Abrite les régénérations Toute génération étant
issue du Nouni
Ai sanctifié mes orishas
Ai crié JAH RASTAFARI
Pour tracer mon chemin Là où ton regard aurait
pu m'égarer
J'ai lu
chaque
ligne
Du livre de mes morts
Et Noir m'est devenu Mémoire
Je t'épargne pour l'heure de consulter l'obituaire
Mais tiens à ta
disposition

Ce qu'il faut dire

Léonora Miano
P. 9, 10 et 11

Questions à Léonora Miano

Extraits

Pouvez-vous parler de la genèse de l'écriture de *Ce qu'il faut dire* ? Est-ce un projet de longue date ? Y a-t-il eu un déclencheur particulier ?

Pas vraiment. *Ce qu'il faut dire* n'a été composé sous sa forme actuelle qu'après un long moment. Les textes qui le constituent font partie d'un ensemble plus large de monologues et de chants que je donnais moi-même sur scène, sous la forme de récitals poétiques. J'étais accompagnée de Francis Lassus, excellent batteur qui a aussi l'immense qualité d'être lecteur, d'aimer les mots. Ces récitals ont eu divers intitulés. D'abord Parole *indigo*, puis *Out in the Blue*.

J'avais mis en ligne, sur Soundcloud, des extraits de mon travail avec Francis. C'est ainsi qu'une compagnie belge s'est appropriée un de ces textes pour l'inclure dans un spectacle. Les droits n'ont été demandés qu'après la première de la pièce. Je n'ai plus eu envie de dire ces textes. J'avais l'impression que mon travail avait été souillé, d'autant que la compagnie en question montait un spectacle sur la colonisation et se comportait de manière prédatrice, colonialiste.

À l'origine, ces monologues avaient été écrits pour mes récitals. Il m'est impossible de citer un déclencheur. Ces questions m'ont tourné dans la tête à une époque.

Ces récitals ont-ils été donnés en France, en Afrique ou ailleurs ? Y a-t-il eu, dans les différents endroits, des réactions sur le propos des textes qui vous ont touchée ?

Nous les avons donnés en France. Il y a toujours eu de vives réactions. Non, je ne suis pas spécialement touchée. Je sais ce que contiennent les textes et ne suis jamais surprise.

Pouvez-vous dire quels étaient pour vous les enjeux politiques et poétiques de l'écriture ?

Je ne pense pas mon travail de cette manière. Les idées me viennent et portent en elles la forme qui leur convient. Ainsi, certains écrits

sont composés pour la scène, pour l'adresse. Les thématiques qui s'y trouvent apparaissent aussi dans mes romans ou mes essais...

Pouvez-vous parler de ces thématiques ?

Je ne vais pas répondre à ça... C'est toujours une erreur pour l'auteur, dire de quoi ça parle.

Le livre est articulé en trois parties. La première, La question blanche est une adresse de « je » à « tu », « je » étant l'humain qui a été nommé « Noir » par « tu », qui s'est nommé « Blanc ». Cette forme d'adresse du « je » au « tu » produit immédiatement une intimité et un face-à-face. Comment vous est-elle venue ? Que voulez-vous déclencher à travers elle ?

Pour vous, c'est un livre. Pas pour moi... Ce sont des bouts de ces récitals que je ne donnerai plus. Je les ai rassemblés sous le titre *Ce qu'il faut dire* qui me semblait pertinent étant donné le propos, la manière de le livrer, l'organisation trouvée pour l'ensemble. Bien d'autres éléments n'y figurent pas. Les chansons, mais aussi, certains autres textes.

La scène est pour moi le lieu de l'adresse, y compris lorsque l'on chante. L'interpellation à laquelle vous faites référence est un dispositif dont le résultat est évident, vous le décrivez vous-même. C'est un outil efficace pour capter l'écoute et la garder. Si l'on sait dire ce texte en particulier, avec le détachement nécessaire, la parole est percutante. Du moins, était-ce le cas lors de nos récitals, avec Francis. Pour nous, c'était aussi une pièce très musicale et nous l'avons travaillée ainsi.

Dans la deuxième partie, Le fond des choses, le « on » et le « nous » peuvent évoquer la forme d'un cours magistral ou d'une conférence. Souhaitiez-vous jouer avec ces codes pour suggérer l'idée « d'éduquer » un auditoire, revenir sur l'Histoire et son enseignement ? Pouvez-vous parler de cette nécessité et de la forme adoptée ?

J'aime écrire pour la parole, voilà tout. C'est l'influence de la poésie du Black Arts Movement que j'ai beaucoup lue, entendue, etc. C'est la trace aussi de l'oralité subsaharienne, de la joute verbale qui est, dans bien des pays d'Afrique, une manière de marquer son intérêt pour l'autre.

Éduquer l'auditoire, faire de la pédagogie, n'est jamais mon ambition avec une création artistique. Chacun viendra au texte avec ce qu'il est et en tirera ce qu'il peut. L'auteur n'a pas la moindre influence là-dessus.

Pouvez-vous parler de cette poésie du Black Arts Movement et de ce en quoi elle vous a inspirée ?

Le Black Arts Movement fut la traduction artistique, créative, du Black Power Movement. Il donna lieu à des explorations formelles aussi bien dans les arts visuels qu'en matière littéraire. L'esthétique et le propos des poètes du Black Arts m'intéressent. Bien que l'on ne puisse décrire un canon figé, on est dans l'oralité, le fait de raconter, de s'adresser à. C'est une poésie qui vient se dire sur scène. Avec, bien souvent, la présence de musiciens. Il ne s'agit pas de poésie abstraite et la manière de la proposer n'est jamais guindée. Cette forme a précédé le rap. De nombreux artistes de hip-hop et de spoken word se réfèrent au Black Arts Movement.

[...]

À quel moment avez-vous décidé du titre ? Pourquoi s'est-il imposé à vous ?

Les textes des récitals m'étaient souvent demandés à la fin des spectacles. Ceux qui les avaient entendus pensaient que c'était ce qui n'avait pas été dit. L'intitulé du recueil est venu de là, lorsque j'ai pris la décision de ne plus porter moi-même ces monologues.

Le texte est publié par L'Arche éditeur dans la collection « Des écrits pour la parole » – et vous avez vous-même publié en 2012, *Écrits pour la parole*. Ici, avez-vous immédiatement pensé au théâtre en écrivant ?

Jamais au théâtre, mais à la scène. Je ne suis pas certaine de connaître le théâtre. En revanche, la scène, le spectacle, oui. Cela m'a toujours intéressée.

Que représente, pour l'écrivaine que vous êtes, l'espace du théâtre ?

Je n'ai pas de réflexion profonde à ce sujet. Je me représente la scène, toute scène, comme le lieu où se tient le conteur lors d'une veillée. C'est de cela que je pars pour inventer ma manière de l'investir. Lorsque d'autres prennent en charge mes écrits, je ne cherche pas à leur imposer ma façon de penser.

Version intégrale à retrouver dans le programme de salle

Le fond des choses

Extrait

[...]

Dire *Français de souche* C'est affirmer qu'il existe
Une race française

Dire *Français de souche* C'est affirmer La pureté
du sang français

Puisque cet élément a son importance au pays de
la raison Il est opportun

de rappeler que l'engeance coupable d'invasion
en terre amérindienne

était et reste d'ascendance européenne Les
envahisseurs étaient de

souche européenne

Et certains d'entre eux étaient français

Les États-Unis d'Amérique sont En ce qui concerne
leur fondation leurs

fondements culturels Mais aussi en matière de
prédation et de violence

Une émanation de l'Europe

Ils en sont une des plus terribles manifestations
Dans la mesure où la

création de ce pays s'est effectuée Par l'occupation
La spoliation des

terres Puis l'éradication Des ayants droit principaux
Il ne s'est pas agi Pour ces chrétiens fervents

D'aimer leur prochain

Il ne s'est pas agi De voir en tout être humain la
figure du divin

N'entrons pas dans les détails de la Déportation
transatlantique

Laissons de côté l'esclavage que la France d'alors
sut pratiquer avec

talent dans ses colonies de la Caraïbe d'Amérique
du Sud et de

l'Océan Indien

Acceptons de remettre à plus tard L'étude des
mécanismes mentaux de

l'Europe La confusion pathologique Entre
rencontre et assujettissement

Entre contact et viol Entre échange et pillage

Faisons l'impasse sur L'invention de la race
L'obsession de la race La

hiérarchisation des races Et la ségrégation raciale

Oui Laissons cela

Mais précisons tout de même que l'Europe a
maintes fois tenté de rééditer

son épopée américaine C'est-à-dire que l'Europe
a Fréquemment

Mobilisé ses forces Dans le but de dépouiller des
peuples

L'Europe n'a jamais foulé une terre Sans songer à
se l'approprier D'une

manière ou d'une autre

Voilà ce que l'on trouve dans Romanus Pontif/ex

Voilà ce que l'on trouve Dès lors qu'on fait
tremette dans Le fond

des choses

Et la France n'a pas démerité

Sous certaines latitudes Au sud du Sahara par
exemple L'immigration non

choisie en provenance d'Europe de l'Ouest s'est
appelée Colonisation

Souvent

Quand on nous parle des étrangers non
communautaires L'allusion vise

les personnes venues d'Afrique

Or

De quoi Afrique est-il le nom ?

[...]

Ce qu'il faut dire

Léonora Miano

P. 22 et 23



Mélody Pini, Ysanis Padonou, Océane Caïraty © Jean-Louis Fernandez

La fin des fins

Extrait

[...]

Dans les rues de cette ville, je sens la présence de ceux qui ne peuvent être pour nous des disparus. Leur vibration vrille l'air. Je les entends hurler qu'ils valent mieux que le noircissement des oripeaux coloniaux.

Le capitalisme noir où la culture se fait colifichets de pacotille ne leur est rien.

Ils murmurent dans le vent d'hiver : que notre patrimoine immatériel se rit des plaques pour mémoire, mais qu'il tient en revanche aux rituels de groupe, aux représentations symboliques non figées : actes sonores, gestes visuels, mouvements qui engagent l'être entier dans l'expérience du souvenir.

Ils n'attendent ni la reconnaissance factice des conquérants, ni le retournement de la domination qui n'est pas son renversement. Ils en espèrent le démantèlement complet, la liquidation totale, et seraient bien tristes de nous voir occuper la maison du maître, hachurer à notre tour le monde en nous servant des outils du colonialisme.

Nous leur devons un autre régime.

Ce qu'il nous faut désirer, avant même la fin de la domination, c'est l'effacement de ce qui l'a rendue possible.

Parce qu'à la fin des fins, Maka, nous allons vivre. Nous allons continuer.

Alors, concevons, il en est temps, un modus vivendi.

L'urgence n'est plus de pousser notre cri.

Il s'agit d'ôter ses chaînes à la grandeur, de refuser que se poursuive l'ensauvagement du monde. Puisqu'à la fin des fin, nous allojns vivre. Ici ailleurs, avec tous les autres, tous les nôtres...

Ce soir-là, Maka était vêtu de beige. C'était la première fois que je le voyais sans son uniforme. Il avait à peine pris place en moi, qu'il posait à nouveau la question :

«Comment fraterniser.

Quand les héros des uns sont les bourreaux des autres.

Où réside la paix, quand les héros des uns sont les bourreaux des autres.»

La soirée promettait d'être longue.

Et longue serait la route de la fraternité.

Ce qu'il faut dire

Léonora Miano

P. 50 et 51

Léonora Miano

Autrice

Née à Douala au Cameroun en 1973, Léonora Miano arrive en France en 1991 pour y suivre des études de Lettres anglo-américaines. Elle y passe de longues années avant de s'établir au Togo où elle réside actuellement. Son œuvre littéraire explore les expériences subsahariennes et afrodescendantes afin de les inscrire dans la conscience du monde, de permettre à chacun d'y trouver le reflet de lui-même, et aux peuples de mieux se comprendre. C'est dans cette optique que son écriture fait une large place à l'intériorité des personnages.

Attachée à l'intime et traversée par le politique, la proposition littéraire de Léonora Miano montre les croisements entre la petite et la grande histoire, examinant la manière dont les événements influent sur des destins ordinaires. Léonora Miano a été distinguée à de nombreuses reprises, et les récompenses les plus prestigieuses lui ont été attribuées. Elle reçoit le prix Goncourt des lycéens en 2006 pour son roman *Contours du jour qui vient* (Plon), le prix Seligmann contre le racisme est attribué à *Écrits pour la parole* (L'Arche) en 2012, le prix Femina et le Grand prix du roman métis en 2013 pour *La Saison de l'ombre* (Grasset). Elle reçoit en 2011 le Grand prix littéraire d'Afrique noire pour l'ensemble de son œuvre. En 2020, l'Université de la Grande région, qui réunit six institutions universitaires européennes dont celle de Lorraine en France, crée le prix littéraire « Frontières Léonora Miano », en hommage à l'écrivaine et à ses engagements.

Bibliographie

Théâtre

- *Ce qu'il faut dire*, L'Arche éditeur, « Des écrits pour la parole », 2019
- *Red in Blue Trilogie : Révélation*, L'Arche éditeur, 2015
- *Écrits pour la parole*, L'Arche éditeur, 2012

Romans et nouvelles

- *Rouge impératrice*, Grasset, 2019
- *Crépuscule du tourment 2*, Héritage, Grasset, 2017
- *Crépuscule du tourment*, Grasset, 2016
- *La Saison de l'ombre*, Grasset, 2013
- *Ces âmes chagrines*, Plon, 2011
- *Blues pour Elise*, Plon, 2010
- *Les Aubes écarlates*, Plon, 2009
- *Soulfood équatoriale*, Nil éditions, 2009
- *Tels des astres éteints*, Plon, 2008
- *Afropean Soul*, Flammarion, 2008
- *Contours du jour qui vient*, Plon, 2006
- *L'Intérieur de la nuit*, Plon, 2005

Essais

- *Afropea. Utopie post-occidentale et post-raciste*, Grasset, 2020
- *L'impératif transgressif*, L'Arche éditeur, 2016
- *Habiter la frontière*, L'Arche éditeur, 2012

Ouvrages écrits sous la direction de Léonora Miano

- *Marianne et le garçon noir*, Pauvert, 2017
- *Volcaniques, une anthologie du plaisir*, Mémoire d'entrer, 2014
- *Première nuit, une anthologie du désir*, Mémoire d'encrier, 2013

Stanislas Nordey

Metteur en scène

Metteur en scène de théâtre et d'opéra, acteur et pédagogue, Stanislas Nordey crée, joue, initie de très nombreux spectacles depuis 1991. Il met en scène principalement des textes d'auteurs contemporains tels que Gabilly, Karge, Lagarce, Mouawad, Crimp, Handke..., revient à plusieurs reprises à Pasolini et collabore depuis quelques années avec l'auteur allemand Falk Richter.

En tant qu'acteur, il joue sous les directions notamment de Christine Letailleur, Anne Théron, Wajdi Mouawad, Pascal Rambert, Anatoli Vassiliev et parfois dans ses propres spectacles, comme *Affabulazione* de Pasolini (2015) ou *Qui a tué mon père* de Édouard Louis (2019). Tout au long de son parcours, il est associé à plusieurs théâtres : au Théâtre Nanterre-Amandiers dirigé alors par Jean-Pierre Vincent, à l'École et au Théâtre National de Bretagne, à La Colline-théâtre national et en 2013 au Festival d'Avignon. De 1998 à 2001, il codirige avec Valérie Lang le Théâtre Gérard Philipe, CDN de Saint-Denis.

En septembre 2014, il est nommé directeur du Théâtre National de Strasbourg et de son École où il engage un important travail en collaboration avec 23 artistes associé-e-s - auteur-riche-s, acteur-riche-s et metteur-e-s en scène - à destination de publics habituellement éloignés du théâtre et dans le respect d'une parité artistique assumée. L'intérêt qu'il a toujours porté pour les écritures contemporaines se retrouve dans le projet qu'il a conçu pour le TNS.

En 2016, il crée *Je suis Fassbinder*, en duo avec l'auteur et metteur en scène allemand Falk Richter et recrée *Incendies* de Wajdi Mouawad. En 2017, outre la création d'*Erich von Stroheim*, Stanislas Nordey interprète *Baal* dans la pièce éponyme de Brecht mise en scène par Christine Letailleur et Tarkovski, dans *Tarkovski, le corps du poète* de Simon Delétang.

En 2018, il joue dans *Le Récit d'un homme inconnu* d'Anton Tchekhov mis en scène par Anatoli Vassiliev, et crée au TNS. Il est Mesa dans *Partage de midi* de Paul Claudel mis en scène par Éric Vigner, créé au TNS puis en tournée en France et en Chine.

En 2019, il met en scène *John* de Wajdi Mouawad et crée *Qui a tué mon père* de Édouard Louis à La Colline - théâtre national puis présenté à Strasbourg et dans le reste de la France. La tournée nationale et internationale pour ces deux derniers spectacles continue en 2020-2021.

Il joue dans *Architecture*, texte et mise en scène de Pascal Rambert, créé au Festival d'Avignon 2019 et en tournée en 2019-2020.

En 2020, il retrouve Éric Vigner dans le rôle de *Mithridate* dans la pièce éponyme de Racine. En 2021, il crée des textes de deux autrices associées au TNS : *Berlin mon garçon* de Marie NDiaye et *Au Bord* de Claudine Galea. Pascal Rambert écrit *Deux amis* pour Charles Berling et lui (création à Toulon en juillet 2021). Il met en scène *Tabataba* de Bernard-Marie Koltès dans le cadre du programme estival itinérant du TNS, avec des acteurs et actrices issu-e-s, notamment, du programme Ier Acte. Il démarre la saison 21-22 sous la direction de Laurent Meininger dans *La Question* d'Henri Alleg (création au Quai d'Angers).

Les collaborateur·rice·s artistiques

Claire Ingrid Cottanceau - Collaboratrice artistique

Artiste plasticienne, actrice, Claire Ingrid Cottanceau traverse différents états d'écriture. Sa recherche sur les relations entre géographie spatiale et comportementale donne lieu à des installations plastiques et sonores. Elle partage son temps sur des territoires extrêmes, de la Finlande aux espaces insulaires. Ses installations ont trouvés notamment un regard dans des Festivals internationaux d'art contemporain en Finlande, Musée de la Piscine-Roubaix, École des beaux Arts pour le festival d'Avignon... Elle travaille en solitaire mais partage également depuis 2013 ans son travail avec Olivier Mellano, avec qui elle crée *Rothko, untitled#2* en 2020. Pour la scène, elle accompagne Stanislas Nordey depuis 20 ans en tant que collaboratrice artistique et actrice. Elle partage régulièrement d'autres plateaux d'artistes d'art vivant.

claireingridcottageau.com

Emmanuel Clolus - Scénographie

Après des études à l'École Nationale Supérieure des Arts Appliqués et des Métiers d'Art de Paris, Emmanuel Clolus devient l'assistant du décorateur Louis Bercut. Sa rencontre au Conservatoire d'art dramatique de Paris avec Stanislas Nordey marque le début d'une collaboration au long cours, réalisant les scénographies entre autres de *La Dispute* de Marivaux, *Les Justes* d'Albert Camus, *Se Trouver* de Luigi Pirandello, *Tristesse Animal Noir* de Anja Hilling, *Calderon, Pylade, Bête de style* et *Affabulazione* de Pier Paolo Pasolini, *Par les villages* de Peter Handke, *Erich Von Stroheim* de Christophe Pellet et tout dernièrement de *Qui a tué mon père* d'Édouard Louis, *Berlin mon garçon* de Marie NDiaye et *Au Bord* de Claudine Galea. À l'opéra il l'accompagne pour *Les Nègres* de Jean Genet et *La Métamorphose* de Franz Kafka *Pelléas et Mélisande* de Debussy, *Melancholia* de Georg Friedrich Haas, *Lohengrin* de Wagner et *Lucia de Lammermoor* de Mozart. Parallèlement, il travaille avec les metteurs en scène Frédéric Fisbach, Arnaud Meunier, Blandine Savetier, mais aussi Éric Lacascade sur *Les Estivants* de Maxim Gorki, *Vania* de Anton Tchekhov, *Tartuffe* de Molière, *Constellation* de Éric Lacascade et *Les Bas-Fonds* de Maxim Gorki, l'opéra *La Vestale* de Gaspare Spontini, Guillaume Séverac-Schmitz pour *Richard II* de William Shakespeare et *La Duchesse d'Amalfi* de John Webster. Il co-signe avec Christine Letailleur les scénographies de *Hinkemann* de Ernst Toller, *Les Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos, *Baal* de Bertolt Brecht et *L'Éden cinéma* de Marguerite Duras. Il réalise toutes les scénographies des spectacles de Wajdi Mouawad depuis *Forêts* en 2006, en passant par l'opéra *L'Enlèvement au sérail* de Mozart jusqu'à *Tous des oiseaux*, qui lui vaut le Prix de la critique 2018 de meilleurs éléments scéniques. Il compte à son actif une centaine de créations scénographiques en plus de ses fréquentes interventions en tant que pédagogue et formateur.

Raoul Fernandez - Costumes

Acteur et costumier, diplômé d'une maîtrise universitaire de théâtre, il officie pendant huit ans aux ateliers couture de l'Opéra Garnier sous la direction de Rudolf Noureev. Depuis 1997, il participe à de nombreuses créations de Stanislas Nordey. Il collabore notamment à la réalisation de plusieurs opéras et pièces de théâtre tant en France qu'à l'étranger (Avignon, Salzbourg, Londres, Berlin, Séoul).

Stéphanie Daniel - Lumière

Diplômée de l'École du Théâtre National de Strasbourg, Stéphanie Daniel travaille dans le domaine théâtral depuis 1990, notamment pour les mises en scène de Stanislas Nordey, Denis Podalydès, Éric Ruf, Jean Dautremay, Martine Wijckaert, Zabou Breitman et bien d'autres. Elle a mis en lumière les trois performances de Tilda Swinton imaginées par Olivier Saillard (Festival d'automne, 2012, 2013 et 2014). Dans le domaine lyrique, elle éclaire, entre autres, les mises en scène de Denis Podalydès (*Fortunio*, *Don Pasquale* de Donizetti, *La Clémence de Titus* de Mozart au Théâtre des Champs-Élysées), Éric Ruf (*Le Pré aux clercs* de Ferdinand Hérold à l'Opéra-Comique), Stanislas Nordey (*Lucia di Lammermoor*, *La Métamorphose*, *Les Nègres*, *Le Dialogue des carmélites*...).

Elle conçoit des éclairages pour de nombreuses expositions temporaires au Musée du Louvre, au Petit Palais, (Manet et Jean Léon Gérôme au Musée d'Orsay, Décorum au Musée d'art moderne, ...). Elle a mis en lumière la réouverture du Musée Rodin. Elle a redonné vie à la nef de la grande galerie de l'évolution du Muséum national d'Histoire naturelle, à l'occasion de ses 20 ans en 2014. Elle est également formatrice, à l'École du Théâtre National de Strasbourg, à l'école d'ingénieurs ENSIP, à l'École Nationale Supérieure des Arts et Techniques du Théâtre à Lyon, à l'INP et au CNFPT. Elle reçoit en 2007 le Molière de la création lumière pour *Cyrano de Bergerac* de Edmond Rostand mis en scène par Denis Podalydès à la Comédie-Française. Dernièrement elle a créé un nouveau parcours du Musée Saint-Rémi de Reims et celui des Salles XIX^e du Musée des Beaux-Arts d'Orléans. Elle a fait les lumières de l'exposition temporaire *Enquête de pouvoir* au Musée Lugdunum de Lyon, les éclairages de Zabou Breitman pour son nouveau spectacle *Dorothy*.

Olivier Mellano - Musique

Violoniste de formation, Olivier Mellano suit des études de musicologie à Rennes après lesquelles il collabore en tant que guitariste avec plus de 50 groupes et artistes français évoluant entre rock, pop, hip-hop, électro et chanson. Il compose régulièrement pour le théâtre, le cinéma, les ciné-concerts, la radio, la danse ou la littérature. Parallèlement à son travail d'écriture, il développe activement l'improvisation en solo, en duo ainsi qu'avec des comédiens et des écrivains. Enclin aux rencontres par-delà les frontières géographiques ou esthétiques, Olivier Mellano est également curateur de ses projets collectifs « L'Île électrique » ou « La Superfolia Armaada » pour lesquels il rassemble les artistes les plus aventureux pour des créations éphémères dans de nombreux festivals. En 2006, il publie chez Naïve « La Chair des Anges », un album comprenant ses pièces pour clavecins et orgue, octuor de guitares électriques, quatuor à cordes ou encore pour la voix, à mi-chemin de la musique baroque et contemporaine, interprétées par le Quatuor Debussy, Olivier Vernet, Valérie Gabail, Bertrand Cuiller et Les Voix Imaginaires données à la Basilique Saint-Denis ou à l'Église Saint-Eustache. En 2012, il publie l'album « How we tried a new combination of notes to show the invisible », triptyque symphonique, électrique et électronique, commandé par l'Orchestre Symphonique de Bretagne et présenté à l'Opéra de Rennes lors des Transmusicales. En 2008 est paru son premier livre un recueil de pièces musicales imaginaires :

« La Funghimiraclette » aux Éditions MF. Il vient de terminer son second roman. Après *No Land* sa pièce pour Bagad et voix interprétée par Brendan Perry de Dead Can Dance, il conçoit et dirige « Ici-bas - les Mélodies de Gabriel Fauré » (Sony classical) avec Baum et une vingtaine de chanteurs qui clôture le Festival d'Avignon 2018 dans la Cour d'honneur et vient d'achever un cycle de pièces pour voix qui sera créé par le Chœur de Chambre Mélisme-s au Festival Ars Musica de Bruxelles en novembre 2021. Il ne quitte pas pour autant le monde de la pop et du rock avec son projet solo MellaNoisEscape, le trio Coddiwomple ou le duo avec Mona Soyoc. Depuis 2013, il collabore avec la performeuse Claire Ingrid Cottanceau et crée notamment en 2020 *Rothko, Untitled #2*.

Jérémie Bernaert - Vidéo

Photographe et vidéaste, il crée des images pour les scènes de théâtre. Il collabore avec Guy Alloucherie, puis Julien Gosselin pour *2666*, en 2016 ; *Don DeLillo* en 2018, toutes deux créées au festival d'Avignon ; puis *Falling Man*, à l'International Theater Amsterdam, en 2019 et dernièrement *Le Passé* créé au Théâtre National de Strasbourg en septembre 2021. En 2017, il crée l'image de *Failing to Levitate in my Studio*, de Dimitri Kourtakis, au Festival d'Athènes. En 2019, il rencontre Stanislas Nordey pour la pièce *Berlin mon garçon*, de Marie Ndiaye, créée en juin 2021 à l'Odéon, Théâtre de l'Europe. Parallèlement à son activité dans le théâtre, il développe son phlog (journal photographié) et les déambulations photographiques, performances plastiques éphémères dans l'espace urbain pendant lesquelles il projette son phlog sur les murs des villes.

Lucie Delmas - Percussionniste

Artiste multi-facettes, Lucie Delmas est titulaire d'un diplôme d'état de danse contemporaine (RIDC Paris) et d'un Master de percussions (CNSMD Lyon), lui ouvrant les portes de diverses formations chorégraphiques et musicales. De la musique ancienne (Henri-Charles Caget, Pierre Hamon) à la création contemporaine (Benoit Montambault, Henry Fourès, Franck Krawczyk, Ensemble C Barré, Europa Meta Orchestra), en passant par les claquettes (Fabrice Martin, Eric Scialo) les musiques actuelles (Claire Diterzi, Mino Malan) et les percussions corporelles (Leela Petronio, Cie Soléo). En parallèle du métier d'orchestre (National et Opéra de Lyon, Mâcon, Limoges), elle intègre en 2019 les compagnies d'arts urbains La Machine (François Delarozière), et Mécanique Vivante (Franz Clochard) et rejoint le metteur en scène Jean Boillot dans sa pièce de théâtre *Rêves d'Occident*. Régisseuse, musicienne et actrice du spectacle *Soléo*, elle joue aux côtés de Véronique Aubouy et Jacques Bonnaffé dans *Proust Marcel Club*.

Yéshé Henneguella - Assistanat à la mise en scène

Après une licence en cinéma à l'université Paris 8, il travaille en tant qu'assistant avec le metteur en scène Philippe Ferran. Il intègre le conservatoire du XIV^e arrondissement à Paris, sous la direction de Nathalie Bécue-Prader. Il crée la Compagnie Contrepied en 2012 et monte de nombreux spectacles jeune public ainsi que plusieurs spectacles musicaux. En 2018, il travaille en tant qu'assistant à la mise en scène de Rémy Barché pour le spectacle *Fake* de Claudine Galea au TNS et à La Colline - théâtre national. Il est titulaire d'un Master 2 en « Théâtre-Mise en scène et dramaturgie » à l'Université de Nanterre. Dans le cadre de sa formation, il mène un stage auprès de Stanislas Nordey en tant qu'assistant à la mise en scène à la création de *Ce qu'il faut dire* de Léonora Miano créé au Théâtre National de Strasbourg en 2021.



Olivier Mellano, Claire Ingrid Cottanceau, Mélody Pini © Jean-Louis Fernandez



Lucie Delmas, Olivier Mellano © Jean-Louis Fernandez

Les actrices et l'acteur

Gaël Baron

Il étudie au Conservatoire de Région d'Angers avec Jean Guichard, avec Christian Rist, Nelly Borgeaud, et Jean Dautremay. De 1989 à 1991, au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris, Gaël Baron suit les enseignements de Madeleine Marion, Pierre Vial et Stuart Seide. Dès sa sortie du Conservatoire, il entame un riche parcours avec Stanislas Nordey autour des textes de Pier Paolo Pasolini, Bernard-Marie Koltès, Stanisław Wyspiański... À partir de 1999, il engage un travail suivi avec Bruno Meyssat. Il joue aussi, entre autres, sous la direction de Stéphanie Loïk, Claude Régy, Eric Didry, Jean-Pierre Vincent, Gislaine Drahya, Françoise Coupat, Jean-Michel Rivinoff, Sarah Chaumette, Daniel Jeanneteau, Jean-François Sivadier, Roland Auzet, Gildas Milin, Cédric Gourmelon, Gérard Watkins (*Suivez-moi, La Tour, Lost Replay, Hamlet*)... D'avril 2016 à juillet 2018, il prend part, aux côtés de Gwenaël Morin, aux deux dernières saisons du Théâtre Permanent au Théâtre du Point du Jour à Lyon. Il a aussi mis en scène et joué *Adieu, Institut Benjamenta...*, d'après le roman de Robert Walser. *Le Kabuki derrière la porte*, avec Laurent Ziserman ; il joue dans *Partage de midi* de Paul Claudel en 2008, avec Valérie Dréville, Charlotte Clamens, Jean-François Sivadier, et Nicolas Bouchaud.

Océane Caïraty

Originaire de l'île de La Réunion et passionnée par le football, Océane s'installe à Lyon en 2005 alors âgée de 15 ans. Recrutée par l'Olympique Lyonnais, elle intègre leur centre de formation, en Sport-Étude. Pendant 4 années, elle vit son rêve, 3 fois championne de France en D1, sélection équipe de France Jeune, etc. Puis son désir s'essouffle et se déplace vers le théâtre qu'elle découvre en s'inscrivant à un cours amateur d'improvisation. En 2010, elle quitte Lyon pour Paris et s'inscrit à Acting International durant 2 années, puis intègre le Conservatoire du 18e (3 ans). Elle participe à la Saison 2 (15-16) du programme de formation d'acteur 1er Acte (initié par Stanislas Nordey) à La Colline-théâtre national dirigée par Stéphane Braunschweig. Elle suit les enseignements d'Annie Mercier, Caroline Guiela Nguyen, Rachid Ouramdane, Chloé Rejon, Véronique Nordey. À la suite de cet atelier, trop âgée pour les écoles nationales, elle fait une demande de dérogation au concours de l'École supérieure d'art dramatique du Théâtre National de Strasbourg qu'elle intègre finalement en septembre 2016. En parallèle de cette formation, elle joue en 2017 dans *Soudain l'été dernier* de Tennessee Williams, mis en scène par Stéphane Braunschweig à l'Odéon-Théâtre de l'Europe et dans *La Dame aux camélias* de Dumas fils mis en scène par Arthur Nauzyciel au Théâtre National de Bretagne (2018).

En 2019, avec sa promotion du TNS, elle joue dans les créations *Mont Vérité* au Printemps des Comédiens, écrit et mis en scène par Pascal Rambert et *L'Orestie* d'Eschyle au Festival d'Avignon mis en scène par Jean-Pierre Vincent. En 19-20, elle joue dans *Vents Contraires* écrit et mis en scène par Jean-René Lemoine, aux côtés d'Anne Alvaro, Alex Descas, Nora Krief ; dans *Mauvaise* de Debbie Tucker Dreen mis en scène par Sébastien Derrey. En 2021, elle joue sous la direction de Tiago Rodrigues dans *La Cerisaie* créé au Festival d'Avignon.

Mélody Pini

Formée au conservatoire de Genève dès 2014 dans la classe préparatoire d'Anne-Marie Delbart, Mélody Pini intègre en 2016 l'École supérieure d'art dramatique du Théâtre National de Strasbourg (Groupe 44). Elle suit les enseignements des metteur·e-s en scènes et chorégraphes Stanislas Nordey, Jean-Pierre Vincent, Pascal Rambert, Loïc Touzé, Françoise Bloch, Rachid Ouramdane, Audrey Bonnet, Christian Colin, Marc Proulx, Martine-Joséphine Thomas et Bruno Meyssat. Elle joue, en 2019, dans *Mont Vérité* de Pascal Rambert au Printemps des comédiens à Montpellier (reprise au TNS en 21-22) et dans *L'Orestie* d'Eschyle dans le rôle d'Electre mis en scène par Jean-Pierre Vincent au Festival d'Avignon. Elle participe également à *L'Odyssée* d'Homère, lecture en 13 épisodes, mis en scène par Blandine Savetier, au Festival d'Avignon, au Théâtre de la Villette et dans « La traversée de l'été » en 2020 à Strasbourg. On la retrouve dans *À la Carabine* de Pauline Peyrade, mis en scène par Anne Théron dans des classes de lycées à Paris, Reims et Strasbourg, puis en septembre 2020, au Théâtre Paris-Villette. En 2021, elle joue dans *Nous entrerons dans la carrière*, création de Blandine Savetier au TNS. Elle fait également partie de la distribution des spectacles *Noire comme l'Or* de Penda Diouf mise en scène par Sarah Gerber et *Mon absente* de Pascal Rambert (2023).

Ysanis Padonou

Diplômée de l'École du Théâtre National de Strasbourg en section jeu (Groupe 44), elle est formée par les metteur·e-s en scènes et chorégraphes Stanislas Nordey, Jean-Pierre Vincent, Pascal Rambert, Loïc Touzé, Françoise Bloch, Rachid Ouramdane, Audrey Bonnet, Christian Colin, Marc Proulx, Martine-Joséphine Thomas et Bruno Meyssat. Elle joue dans *Mont Vérité* de Pascal Rambert au Printemps des comédiens à Montpellier (reprise au TNS en 21-22) et dans *L'Orestie* d'Eschyle mis en scène par Jean-Pierre Vincent au Festival d'Avignon en 2019. En 20-21, Matthieu Roy la dirige dans *Ce Silence entre nous* de Mihaela Michailov.

SPECTACLES SUIVANTS

DEUX AMIS

Spectacle de Pascal Rambert*

24 nov | 4 déc

Salle Koltès

CHÈRE CHAMBRE

CRÉATION AU TNS

Spectacle de Pauline Haudepin*

25 nov | 5 déc

Salle Gignoux

*Artistes associé-e-s au TNS

PENDANT CE TEMPS, DANS L'AUTRE SAISON...

Entrée libre sur réservation obligatoire
au 03 88 24 88 00 ou sur tns.fr
(ouverture des réservations un mois avant l'événement)

Poétiques scénique et rhénane

Deuxième journée du colloque consacré à l'œuvre
de Michel Deutsch organisé en collaboration avec
l'Université Sorbonne-Nouvelle
Lundi 15 nov | 9h30 - 19h | Salle Koltès

Présentation de la deuxième partie de saison

Stanislas Nordey, accompagné des artistes invité-e-s,
dévoilera la programmation de février à juin 2022
Dimanche 21 nov | 16h | TNS, Salle Koltès

Lecture de Stanislas Nordey

Dans le cadre de l'exposition *La Marseillaise*
proposée par les Musées de Strasbourg
du 5 novembre au 20 février 2022
Samedi 27 nov | 15h
Musée d'Art moderne
et contemporain de Strasbourg